



C'est à l'époque où j'explorais, il y a presque trente ans, la biographie de Jean Dubuffet¹ – le peintre de l'asphyxiante culture, encore mal connu en France, venait de mourir l'année précédente – que j'ai croisé pour la première fois la figure, atypique, de l'abbé Coutant (1920-2008), et que j'ai découvert ce petit livre au titre si attachant de sa correspondance avec Gaston Chaissac qu'Edmond Thomas et mon ami Alexandre Donnat ont eu l'excellente idée de tirer de l'oubli par cette nouvelle édition.

Comme Pierre Callewaert, son vieil ami de séminaire dont la mère était la femme de chambre d'Utrillo, et chez qui le destin m'a fait depuis rencontrer Alexandre, un prêtre fou de peinture, d'art moderne, et même d'art sacré en des temps où les sanctuaires se devaient de renouveler leur ornementation sous peine de perdre tout contact avec le monde contemporain, le fait est suffisamment rare pour mériter d'être signalé, mais surtout que ce prêtre, si jeune, ait eu à l'époque l'esprit suffisamment libre et indépendant pour non seulement reconnaître le génie de quelqu'un d'aussi particulier que Gaston Chaissac, mais pour trouver les moyens de lui organiser localement une de ses premières expositions.

C'était en 1949, à La Roche-Sur-Yon, et cette modeste initiative, qui s'était proposée de ne montrer « que des gens qui sont un peu à part, des gens qui ont travaillé eux-mêmes, qui n'ont pas appris, des autodidactes » portait le titre un peu pompeux de « Premier Salon des

¹ Voir Danchin (Laurent), *Jean Dubuffet – peintre-philosophe*, La Manufacture, Lyon, 1988.

Indépendants » et aussitôt elle fit scandale, tant elle heurtait la routine du petit milieu artistique local. Coutant, encouragé à peindre et à dessiner par les peintres de La Rochelle et de La Roche-Sur-Yon, un jeune peintre du coin, Albert Deman, ou un certain Marbeuf, parent d'André Astoul, y montrait timidement ses premiers travaux en compagnie de deux horlogers de la ville, le père et le fils Chabot, et d'un dénommé Jeanjean, des Sables-d'Olonne, qui « découpait et collait des petits chiens ou d'autres motifs dans du liège et mettait des bouchons avec des pointes dans ses tableaux »².

Gaston Chaissac, lui, s'était contenté d'envoyer un caillou, « un gros galet sur lequel il avait tracé à l'encre de Chine un de ses fameux dessins, dans le genre animaux ou robe », avec « un dessin sur papier ». Mais il faut dire que Chaissac, qui était sur le point de quitter Boulogne pour Sainte-Florence-de-l'Oie, était loin d'être un inconnu à l'époque et qu'il y avait déjà toute une effervescence autour de son nom, non seulement sur le plan local, où *Ouest-France* l'avait découvert dès juillet 1946³, mais surtout à Paris où ses recherches hors-normes avaient déjà fait l'objet de quatre ou cinq expositions⁴, et où ses lettres inénarrables, ses écrits et ses contes, que l'on commençait d'ailleurs à publier dans des revues un peu partout⁵, faisaient depuis longtemps l'admiration de Jean Paulhan et de Jean Dubuffet qui, tous les deux, alors inséparables, entretenaient une correspondance suivie avec lui depuis au moins quatre ou cinq ans⁶.

C'est après l'exposition de La Roche-Sur-Yon à laquelle Chaissac aurait voulu d'ailleurs naïvement faire participer Dubuffet, que commence une correspondance de cinq ans entre Coutant, le séminariste, et Chaissac, le « fienteron », dont les lettres, et surtout leurs enveloppes – un sachet de graines Vilmorin plié en quatre, par exemple – sont la risée de tous au réfectoire du séminaire où le Supérieur, apportant le courrier pendant le repas, met son malin plaisir à les exhiber avec ironie en clamant :

- M. Coutant a de la correspondance !

Il ne faut pas oublier, – et cela souligne le courage, la sincérité et l'innocence de Bernard Coutant – que le bocage vendéen est encore à l'époque en pleine guerre de religion, et que Chaissac, marié à la directrice de l'école laïque, et donc assimilé aux suppôts du Diable, est

² Toutes les citations sont tirées de « Comment j'ai connu Gaston Chaissac », Bernard Coutant, *Ecrits d'Ouest*, entretien, Société rochelaise d'histoire moderne et contemporaine et les Editions Rumeur des Âges, entretien d'octobre 1992.

³ Voir les deux articles de Joseph Bonnenfant, « J'ai découvert un Picasso en sabots, doublé d'un poète égaré dans le bocage vendéen », *Ouest-France* du 11 juillet 1946, et « Gaston Chaissac, le Picasso en sabot de Boulogne cherche des racines d'arbres dont il confectionne des statuettes », *Ouest-France* du 25 mai 1948 (avec deux reproductions). Ces statues seront exposées à l'exposition de l'art brut chez Drouin en 1949, et Chaissac sera encore considéré comme 'art brut' et donnera encore des œuvres au Foyer de l'art brut jusqu'en 1951.

⁴ Chaissac avait déjà été exposé quatre fois à Paris au Salon des Indépendants et des Surindépendants, mais surtout à la Galerie L'Arc-en-Ciel (du 11 juin au 5 juillet 1947), où il avait même vendu neuf dessins et peintures, et pour la première fois rencontré Dubuffet, qui avait accepté de préfacier le catalogue et l'avait trouvé « l'air derviche hagard et désespérément triste » (lettre à Paulhan du 2 juillet 1947, in *Jean Dubuffet-Jean Paulhan. Correspondance 1944-1968*, édition établie, annotée et présentée par Julien Dieudonné et Marianne Jakobi, Paris, Gallimard, 2003, p. 416).

⁵ L'éditeur d'art Jean Vodaine (1921-2006) s'intéresse aux écrits de Gaston Chaissac, de même qu'Anatole Jakovsky (1907-1983), le « pape de l'art naïf » ou Michel Ragon et le petit cercle de la « littérature prolétarienne » autour de Henry Poulaille (1896-1980),

⁶ Jean Paulhan, par exemple, commence à correspondre avec Chaissac dès juin 1945 et Dubuffet, qui l'a découvert par son ami Paulhan, en février 1946.

non seulement, dans son village, très mal vu par le curé local qui punit au catéchisme les élèves qui vont chez lui, mais qu'il passe carrément pour un fou. On l'accuse même d'avoir « des mœurs » avec les petits enfants du village que, dans sa gentillesse d'homme disponible et serviable, il emmène parfois en promenade ou qu'il fait dessiner dans les locaux de l'école du Diable Chaissac pédophile ? L'accusation est plus grave que celle de simple « fada » du village, portée contre le Facteur Cheval à Hauterives, ou celle de « fou de la forêt » contre Chomo dans la forêt de Fontainebleau.

« Les gens le refusaient complètement, il était mis à l'écart de tout », dit Coutant, « c'était quelqu'un de solitaire ». Ou encore : « Il adressait beaucoup de tableaux par correspondance à des gens qui les déchiraient ». Quant à son apparence physique : « Au point de vue allure, les gars qui viennent chez les Petites Sœurs des Pauvres, à Saintes, chercher un casse-croûte, c'est Chaissac... ça serait Chaissac ». De surcroît Chaissac était tuberculeux, maladie encore incurable à l'époque, et c'est au sanatorium de Clairvivre, en Dordogne, qu'il avait rencontré sa femme Camille... Tous ces détails pour bien montrer à quel point le correspondant de Bernard Coutant était un homme incompris et infréquentable et permettre au lecteur de mesurer l'opprobre qui pouvait alors peser sur son nom.

Aujourd'hui, Chaissac est assez largement reconnu dans le milieu de l'art brut et, surtout, dans les cercles gravitant dans l'orbite de Jean Dubuffet, et le marché lui a fait depuis longtemps la place qu'il mérite. . Faut-il d'ailleurs le considérer comme naïf ou brut, faux naïf ou faux brut ? On en discute encore parfois mais la question n'a aucune importance : Chaissac, c'est Chaissac, répondront avec bon sens ses ayants-droits, un cas-limite, inclassable, de l'art contemporain, mais il fallait remettre les choses dans leur vrai contexte pour faire comprendre à quel point étaient audacieuses pour cette époque, l'admiration et l'amitié sans faille du père Bernard Coutant pour cet original dont tout le monde se moquait.

Dans ma biographie de Dubuffet, au chapitre consacré à ses rapports avec l'art brut, je discutais longuement le malentendu social qui opposait ce grand bourgeois parisien en fait si cultivé qu'était Dubuffet à ses petits protégés prolétaires de l'art brut, mais également le malentendu technique qui faisait encore prendre la peinture de Dubuffet pour naïve, enfantine ou brute, alors que Dubuffet était un artiste savant capable de parfaitement dessiner et qui n'avait pris cette direction, faussement primitive, que par un refus de la tradition et de l'académisme, et donc par un choix volontaire, comme quantité de représentants de l'art moderne. J'avais donc pris l'exposition de 1949, où Coutant, peintre amateur, Chaissac et Dubuffet avaient manqué être mis sur le même plan, comme exemple typique de ce double malentendu où malgré toute la bonne volonté réciproque, avaient tenté de se croiser des mondes au fond très artificiellement compatibles.

A parution de mon livre, au printemps 1988, Coutant qui était manifestement à l'affût de tout ce qui pouvait concerner la rencontre peut-être la plus décisive de son existence, m'avait écrit une lettre touchante de remerciements, tout heureux de découvrir qu'un critique parisien ne l'avait pas « éliminé » de la biographie de celui qui avait joué un tel rôle pour lancer Chaissac et qu'il aurait secrètement espéré avoir comme parrain de son exposition.

A l'époque Coutant était déjà une figure bien connue à La Rochelle, où il exerçait la fonction de guide bénévole et était un érudit local très apprécié. Après le séminaire, tour à tour vicaire de Jonzac puis membre de l'Institut du Prado à Lyon, il avait été curé de différentes paroisses et prêtre d'Emmaüs, avant de terminer sa carrière comme aumônier des Clarisses à La

Rochelle, où je n'ai malheureusement jamais trouvé le temps d'aller le voir⁷, et c'est seulement après avoir quitté son ministère qu'il a pu se consacrer enfin de nouveau à la création, laissant après sa mort plus d'un millier de toiles et dessins d'une grande liberté de facture, exprimant, de manière très colorée et primitive, la germination universelle et le bouillonnement de la vie⁸.

Jusqu'à son dernier jour, Coutant resta marqué par sa rencontre avec Chaissac comme l'ont été également tous ceux qui ont, un jour ou l'autre, croisé Antonin Artaud. Car chez cet être hors normes brûlé par un feu intérieur confinant parfois à la folie, on sentait bien, comme chez Van Gogh, Gauguin ou Modigliani, que ce n'était pas seulement de peinture qu'il s'agissait, ou encore moins de se faire un nom ou de « réussir » dans le domaine des arts, si fermé et si élitiste, mais de quelque chose d'une tout autre dimension.

« Pour moi Chaissac est quelqu'un de vivant avec moi, avouait Coutant dans son entretien de 1992, donc plus de cinquante ans après les faits. Quand je fais de la peinture, je pense à lui. À cause de Chaissac, il y a quelque chose. C'est lui qui a été déterminant, parce que j'ai aimé ses tableaux. J'ai trouvé dans l'exemple de Van Gogh, qui fut pasteur, 'éliminé' par le consistoire à cause de sa manière de faire son ministère, comme dans celui de Picasso ou de Matisse, qui ont travaillé en suivant leur inspiration d'une manière si personnelle, une idée libératrice. Chaissac a été pour moi l'homme qui tenait à sa liberté plus qu'à tout, à être essentiellement lui-même, même s'il devait en souffrir. »

« Finalement j'ai souffert de ne pas connaître davantage Chaissac. Si j'avais été curé dans les environs, j'aurais été tous les jours avec lui. » Pourtant Coutant ne se rendit qu'une seule fois à Sainte-Florence-de L'Oie, en 1950. Il rencontra Chaissac, entra dans l'école et parla avec lui. Surtout il vit sa chambre, qui évoqua pour lui « exactement une chambre de séminariste ». Chaissac, il est vrai, lui avait un jour fait cette confidence qu'il aurait voulu être moine, et on sait qu'en d'autres occasions il s'était mis en tête de ressusciter le druidisme, et donc de fonder une nouvelle religion.

Depuis des décennies, il y a un tel déni, obstiné, inexplicable, du religieux dans l'art brut, qui est pourtant, dans bien des cas, une de ses caractéristiques les plus apparentes, que cette correspondance entre deux humbles, deux « petits saints de l'art brut », comme osa un jour l'écrire Dubuffet, me touche particulièrement.

« J'ai l'impression qu'une chose primordiale pour l'art religieux est qu'il soit touchant, conseillait Chaissac à Bernard Coutant. L'art brut par conséquent pourrait bien faire l'affaire, après une certaine mise au point. Ayant fait dessiner des enfants, je me suis aperçu qu'on peut, le plus heureusement du monde, les guider pour l'exécution. On les laisse d'abord faire seuls, puis on les guide pour qu'ils ajoutent ce que la construction exige, etc. Partant de ça, j'aimerais voir un essai de peinture religieuse, par des adultes incultes ou presque incultes qu'on guiderait, conseillerait, encouragerait durant l'exécution »

⁷ En revanche j'ai eu, à deux reprises, l'occasion d'exposer les travaux de Bernard Coutant, à la Halle-Saint-Pierre, avec Martine Lusardy, dans « Aux Frontières de l'art brut » (2), du 10 septembre 2001 au 6 janvier 2002, et dans la magnifique exposition « Mycelium – Génie savant, génie brut », à l'abbaye d'Auberive, le centre d'art de mon ami le collectionneur Jean-Claude Volot, du 8 juin au 28 septembre 2014.

⁸ Selon Eric Benetto, son exégète, on peut distinguer trois ensembles dans l'œuvre picturale de Bernard Coutant : les *Courants* ou « tourbillons fluidiques », inspirés par les cartes de pression atmosphérique publiées dans la presse ; les *Fleurs*, qui évoquent parfois l'art de Séraphine de Senlis, et les *Primitifs*, masques et motifs décoratifs issus de lectures passionnées sur l'art africain ou océanien.

Aujourd'hui, comme dans tous les autres domaines, on privilégie une vision matérialiste de l'art des inspirés, souvent visionnaire aux limites du mysticisme, et on passe donc à côté de la dimension peut-être la plus spécifique de cet art, pour la plus grande satisfaction des grossiers collectionneurs et des marchands. Dans l'art brut aussi il faudra tôt ou tard chasser les marchands du temple.

